

GO—Après avoir dressé le portrait à la fois tendre et amer de Xavier, porteur du VIH dans *A jeudi* ou celui de Betty, masseuse érotique, vous vous attaquez de nouveau à un sujet délicat... Est-ce un challenge?

Steeve Iuncker—Il n'y a pas de challenge à aller au bout de ses intérêts, il y a une envie de visiter des choses qui m'interrogent. Mon objectif ici était de photographier les espaces où des décès singuliers sont survenus; chercher les traces troublantes qui demeurent sur les lieux; révéler au public une réalité méconnue et largement fictionnalisée, notamment par le discours filmique des séries télévisées américaines. D'ailleurs, les gens pensent que mon travail a été réalisé aux Etats Unis, et pourtant, ils n'ont pas le monopole de la mort. Il n'y a nul besoin de partir dans un pays en guerre ou dans une région pauvre du globe pour assister à la mort dans sa plus cruelle réalité. Les décès violents, tristes, incongrus, solitaires, attendus ou oubliés, font également partie de la réalité quotidienne genevoise.

Quand a débuté votre travail sur *L'instant de ma mort* et comment s'est opéré le choix des photos?

Cette série a débuté à la suite du livre *Lever de corps*. Sur les dates je ne préfère pas le situer dans le temps, afin d'éviter que les gens qui ont perdu un être cher ne viennent me poser des questions auxquelles je n'ai pas de réponse. J'ai travaillé trois ans sur ce projet. Je suis allé sur tous les cas quand j'étais appelé. Il n'y pas de casting sur la mort mais j'avais tout de même mis en place un dispositif, celui de ne pas intervenir sur les meurtres. Je n'avais pas envie de me retrouver dans des problèmes liés à la justice. Je ne souhaite pas non plus expliquer le chemin par lequel j'y suis arrivé, car là n'est pas mon propos. La plupart des cas ont été identifiés comme accidents de la route, pendaisons ou morts naturelles. En somme, des causes qui étaient absolument claires. En ce qui concerne le choix des diptyques, j'ai un peu plus de 50 photos. Casting – si casting il y a (ce n'est pas un terme qui me plaît) – il s'est opéré sur l'idée de pouvoir transmettre la plus juste représentation de la mort, en évitant si possible les cas abominables. J'ai évité le trop dur, les cas trop insoutenables. Pour la presse,

j'ai décidé de ne pas divulguer n'importe quelle photo. Ce sont toujours des visuels en extérieur car cela permet d'éviter aux amis et voisins de les identifier. Je n'ai absolument pas envie de me confronter à l'entourage du mort. Il faut faire attention aux vivants; je n'ai pas envie de réanimer avec une image difficile, de susciter une trop grande proximité.

Quel type de sensations vous envahissait sur place lorsque vous étiez face à la mort?

Tu peux recevoir toutes les émotions à la fois et sans savoir dans quel ordre elles vont surgir! Ce ne sont pas des visions habituelles. On a tous un rapport à la mort différent. J'avais vu des cadavres mais pas ainsi, pas dans cet état de solitude et de détérioration. Comment faire pour rentrer dans l'intimité de ces êtres sans vraiment y être convié? Tu es investi par des effluves corporelles tenaces, par des visions souvenirs... une lampe ou un détail qui te rappelle la vie d'un tiers. Tu repars toujours avec une partie de ces gens là. C'est pourquoi j'ai décidé d'arrêter. D'abord j'avais réalisé suffisamment de clichés et de cas pour dire que j'avais atteint mon propos. Et ensuite, car physiquement – pour quelques cas – je ne supportais plus les odeurs. A la fin, je devais porter un masque de protection ce qui signifiait que mon corps ne pouvait plus soutenir, accepter. J'étais arrivé au bout de ma recherche et ma démarche.

Ne craignez-vous pas d'être catalogué photographe morbide? Sur quoi s'orientent vos projets futurs?

Je ne suis pas obsédé par la mort mais je ne supporte pas l'idée d'aller la photographier ailleurs que chez moi comme tous les pseudo-reporters dont je fais partie. La souffrance reste photogénique donc facile dans un certain sens. Quand je suis allé à Gaza, on ne m'a pas dit que j'étais morbide alors que j'avais vu des choses abominables. Par contre, quand je travaille avec des prostituées locales, je deviens glauque. Je n'ai pas besoin d'aller visiter ailleurs pour donner un intérêt particulier à des thématiques que je considère comme humaines. Je veux comprendre comment cela fonctionne chez moi avant de m'intéresser à l'ailleurs. Pour mon prochain projet, j'ai décidé de travailler sur les rites de passages.



✓ Steeve Iuncker, sans titre, *L'instant de ma mort* 2000

80 x 63 cm par image

Tirage charbon quadri

© Ilmari Kalkkinen – Mamco, Genève



✓ Steeve Iuncker, sans titre, *L'instant de ma mort* 2000

80 x 63 cm par image

Tirage charbon quadri

© Ilmari Kalkkinen – Mamco, Genève